

Chapitre XIII

Le Gnosticisme chrétien en Syrie.

Luc mourut, selon une tradition, en Béotie à l'âge de 84 ans; selon une autre tradition, ce serait en Bithynie à l'âge de 74 ans. On peut donc conjecturer qu'il mourut au tournant du 1er et du IIe siècles, sans que la date ni l'endroit exacts puissent être précisés, mais que ce ne fut sans doute pas à Antioche.

Après sa mort - et sans doute même déjà de son vivant - plusieurs tendances se firent jour parmi les chrétiens pauliniens d'Antioche et de Syrie.

Les uns voulurent rester fidèles à la pensée de Paul, telle qu'elle résultait de ses épîtres et des écrits de Luc. Ils furent peu nombreux et peu suivis, pour finalement disparaître tout à fait, puisque rien ne subsiste de l'évangile original de Luc, sauf ce qui a été repris dans l'Évangélon marcionite et, à travers lui, dans les IIe et IIIe Évangiles canoniques, qui en dérivent, comme on le verra.

D'autres, lassés sans doute des querelles qui divisaient ceux qui se réclamaient de l'un ou de l'autre Jésus, tentèrent de se rapprocher tant des johannites d'Ephèse que des nazaréens d'Antioche et de Rome, voire des ébionites de Pella.

Il semble qu'aient surtout été actifs, dans ce deuxième groupe, **Silas** et **Barnabé**, lesquels étaient passés respectivement de Pierre à Paul et de Paul à Pierre lors de la rencontre des deux rivaux à Antioche vers l'an 54 (1).

Mais, parmi ceux qui tentèrent ainsi une synthèse entre le paulinisme, le johanisme et le nazaréisme, il faut citer avant tout autre **CÉRINTHE**.

Ce docteur gnostique, qui vécut notamment sous Domitien, développa une théorie suivant laquelle le fils du dieu Christos était descendu du Ciel sous la forme d'un éon céleste, s'était incarné en l'homme Jésus, le Nazaréen, au moment du baptême de ce dernier par Jean et l'avait quitté au moment de sa mort sur la croix. Jésus était d'ailleurs, pour Cérinthe, réellement fils de Joseph et de Marie.

Cérinthe lui-même se disait cependant disciple de Simon le Mage et mage lui aussi. Il professait qu'il y a un Dieu Père sans existence, qui est le Souverain Bien et qui n'a donc pas créé le monde matériel, siège du mal: ce monde est l'oeuvre d'un archonte.

Selon **Epiphane** (Pan. XXVIII 5 et XXX 14), Cérinthe aurait écrit un évangile presque identique au récit araméen de Matthieu et à l'évangile des Hébreux.

Il existe néanmoins un courant exégétique qui, se fondant principalement sur un passage douteux d'un certain **Gaius de Rome**, rapporté par Eusèbe de Césarée (2) attribue à Cérinthe une première version de l'actuel IVe Évangile. Pourtant, on vient de le voir, sa doctrine est fort différente de celle qui se dégage de cet Évangile, lequel ne saurait être un simple remaniement de celui de Cérinthe. Si ce dernier eut très probablement des contacts avec les Johannites d'Ephèse, il vécut surtout à Antioche et sa doctrine est un syncrétisme harmonieux des principales écoles qui y rivalisaient: le nazaréisme et le nicolaïsme, dont on aura à parler dans un instant. Il n'est pas probable qu'il soit l'auteur d'une version précanonique du IVe évangile, ni même qu'il ait sensiblement influencé l'école johannique.

Cérinthe connaissait toutefois sans doute l'une au moins des versions existant à son époque de l'Apocalypse dite de Jean, car il en reprit sa théorie du millénarisme: selon lui, Jésus n'était pas encore ressuscité, mais il reviendrait sur Terre un jour pour y établir pendant mille ans le règne de félicité du Dieu Père.

A Antioche, vers ce temps-là, l'évêque nazaréen était un certain **IGNACE**, dont on sait très peu de chose; encore ce qu'on peut en savoir paraît-il en grande partie légendaire. Il semble avoir été, lui aussi, désireux de se rapprocher des pauliniens et des johannites: plusieurs des épîtres qui portent son nom sont adressées à des églises d'Asie mineure fondées par Paul,

ainsi qu'à celle de Smyrne, dont l'évêque était Polycarpe, un disciple de Jean, qui écrivit, lui aussi, quelques épîtres. Les épîtres d'Ignace et de Polycarpe présentent certaines analogies de style et de contenu avec les Évangiles (3), mais sans que ces analogies soient déterminantes pour pouvoir affirmer l'antériorité des premières par rapport à ceux-ci ou l'inverse. Il est d'ailleurs probable que, comme tant d'autres écrits primitifs du christianisme, les épîtres d'Ignace et de Polycarpe ont été retouchées, notamment par **Clément le Romain** (4). C'est ce qui fait que plusieurs exégètes indépendants les ont datées d'environ l'an 160 (5), alors qu'en leurs versions primitives, elles doivent évidemment être bien antérieures à cette date.

De tous ces contacts, sur lesquels on reviendra au chapitre XIV, devait naître et se répandre, surtout en Syrie, une doctrine nettement moins spiritualiste que celle qu'avaient enseignée Paul et Luc. Ce n'est plus aux enfers que le fils du dieu Chrïstos, pour ces continuateurs de Luc, était descendu du Ciel, mais sur Terre directement, et l'on ajouta aux actes qu'il était censé avoir accomplis plusieurs de ceux qui avaient été le fait du doux prêcheur réformiste qui avait été lapidé par des juifs à l'époque de Pilate. Comme ce rabbi était né en Galilée, où il avait aussi commencé sa prédication, on fit de Capharnaüm un village situé dans cette province et on interpréta le nom dudit village comme signifiant "le Bourg du Consolateur": Kfar Nachoum. Si en effet Caper signifie en hébreu "désolation", Kephar ou Kfar signifie "village, bourgade", et les deux mots s'orthographient presque de la même façon.

Or, il y avait réellement eu un prophète hébreu qui s'appelait **Nachoum**, ce qui veut dire "Consolateur", et ce prophète était originaire d'une bourgade appelée Elcoshé (Nah. I, 1). Le "Bourg du Consolateur", ce pourrait donc être en réalité Elcoshé et non le site qui porte actuellement en Israël le nom de Capharnaüm...

Ce nom d'Elcoshé lui-même est à rapprocher de celui d'une curieuse secte judéo-chrétienne, les elcésaites, laquelle naquit précisément vers cette époque et dont la doctrine tient à la fois de l'ébionisme, du simonisme, du mandéisme et de l'hindouisme. Elle avait été fondée par un certain **Elcésai** ou **Elquassail**, lequel croyait que l'Esprit de Dieu s'était incarné successivement en Adam, Hénoch, Noé, Abraham, Élie et le Christ, tandis qu'il vénérât aussi Jean l'Immergeur. Pour certains de ses disciples, le Christ avait institué Pierre pour son successeur. Pour les elcésaites en tout cas, la Loi juive restait obligatoire en son principe, mais chacun des prophètes en qui l'Esprit de Dieu s'était incarné la précisait davantage en la perfectionnant.

Elquésai lui-même avait déclaré tenir son message du Christ, qui était pour lui un Fils de Dieu, et de la Pensée, laquelle n'était, ni la mère du Christ, ni sa soeur, mais sa compagne. Selon Hermas, un auteur nazaréen du début du II^e siècle dont on aura à reparler au chapitre XX, le Christ d'Elquésai n'était d'ailleurs autre que l'archange Michel (Similitudes VIII 3), dont on a vu plus haut qu'en effet il fut considéré comme le Sauveur avant que Jésus ne lui fut substitué en cette qualité, mais il est plus probable que ce dût être Jean le Baptiseur ou Simon le Mage. Le Christ était en effet apparu à Elcésai avec sa compagne au cours d'une vision, disait-il, sous la forme de deux géants d'une taille colossale, assis sur un nuage entre deux montagnes et ils lui avaient dicté le livre qu'il avait publié.

Le fait que, pour Elquassai, le Christ, fils de Dieu, était accompagné d'un autre être divin, mais féminin, l'apparente plutôt aux simoniens avec leur mythe de Simon et Hélène, bien qu'aussi aux Eddas nordiques, où les géants Burr et Bestla sont issus d'Ymir, l'équivalent de l'Adam Cadmon hébraïque, et sont les parents des Ases (7) D'autre part, Elchassaï reprit aussi aux simoniens, comme ces derniers eux-mêmes au esséniens, la pratique des baignades rituelles, que les elcésaites devaient effectuer à des intervalles réguliers et en outre chaque fois qu'ils avaient commis un acte réputé impur ou qu'ils étaient entrés en contact avec un être impur: phtisique, démoniaque, chien enragé... Il reconnaissait enfin sept éléments: le ciel, la terre, l'eau, l'air, la farine, l'huile et le sel, chacun d'eux ayant un ange particulier proposé à sa garde.

Comme on le voit, cette doctrine curieuse s'apparente à la fois au nazaréisme et à un gnosticisme plus proche encore du simonisme que le christianisme paulinien.

D'autres gnosticisme, d'ailleurs, virent encore le jour à la même époque, dont plusieurs

au rang de simple démiurge, finit même par être considéré par quelques sectes gnostiques comme le génie du mal (9). Aussi, celles qui étaient issues du paulinisme tendirent elles de plus en plus à répudier complètement leurs origines hébraïques, cependant que la philosophie grecque et la gnose simonienne exerçaient sur elles de plus en plus d'influence. Même Jean le Baptiseur, qui avait pourtant été, sous le nom de Dosithée, le lointain inspirateur de Paul, à travers Etienne, Philippe, Théoudas et Ménandre, ne trouva pas grâce aux yeux de beaucoup de chrétiens gnostiques. De plus en plus se répandit à Antioche et en Syrie, même parmi les juifs convertis, le sentiment que la Loi de Moïse était périmée et qu'il suffisait, pour faire son salut, de croire au fils de Dieu venu sur Terre et retourné au Ciel (10). On peut même se demander, influence plus lointaine, si la haine actuelle de tant d'arabes musulmans contre les juifs ne serait pas due à ces sectes gnostiques qui firent du Dieu des juifs le mauvais démiurge. On a dit que le roi Fayçal d'Arabie était persuadé que les juifs "avaient été tout au long de l'histoire à l'origine du mal..." (11) Parallèlement, les sept planètes de l'astrologie antique, qui étaient des dieux pour les Chaldéens, furent rétrogradées au rang de daimones, d' "esprits" intermédiaires entre le Dieu de lumière et de perfection, dont ils seraient d'ailleurs des "émanations", et les hommes; ou de gardiens ou "archontes" des sept cieux séparant le monde sub-lunaire de l'Empyrée, ce qui était déjà d'ailleurs, semble-t-il, à peu près la conception de Platon, d'Aristote (12) et des simoniens (13).

Cependant, Paul de Tarse avait promis à ceux qui suivraient les préceptes de son évangile - et Luc le leur avait sans doute confirmé - qu'ils ne mourraient point et même qu'ils iraient au Ciel avant de mourir, Jésus devant bientôt revenir pour les y mener (14). Mais les fidèles continuaient pourtant à mourir et Paul lui-même était mort, alors que Jésus n'était pas encore revenu... On dit alors que ce n'était que leur corps, leur enveloppe charnelle mauvaise, qui mourait, mais que leur esprit ne mourait pas. C'était là une idée neuve pour les juifs, car les hébreux ne croyaient pas à l'immortalité de l'âme; mais cela s'accordait parfaitement avec la pensée de plusieurs philosophes grecs, en particulier de Platon, et les esséniens déjà l'avaient adoptée. De plus en plus aussi se répandit la croyance en la transmigratio des âmes, qui est probablement d'origine celtique, mais que Pythagore, on l'a vu plus haut, avait incorporée dans son enseignement, et qui est à l'origine de la métempsycose telle qu'elle figure dans l'hindouisme. Même des juifs comme Josèphe y croyaient il avait, il est vrai, fréquenté des esséniens dans sa jeunesse, car on trouve ceci dans sa "Guerre des Juifs contre les Romains": "Dieu répand ses bénédictions sur la postérité de ceux qui, lorsqu'il lui plaît de les retirer à lui, remettent entre ses mains, selon les lois de la nature, la vie qu'il leur a donnés; et leurs âmes s'envolent pures dans le ciel pour y vivre bienheureuses, et revenir dans la suite des siècles animer des corps qui soient purs comme elle ; mais, au contraire, les âmes de ces impies qui, par une main criminelle, se donnent la mort de leur propre main sont précipitées dans les ténèbres des enfers et Dieu, qui est le père de tous les hommes, venge les offenses des pères sur les enfants." (III, 25)

Enfin, certains gnostiques de cette époque accentueront la tendance au dualisme inhérente à cette forme de pensée et finiront par dire que la matière, et donc aussi la chair, sont intégralement mauvaises. Lumière et cieux sont bons: ils sont la demeure du dieu Chrêstos; mais la génération et donc le mariage lui-même sont dus à l'ange mauvais Satan ou Ialdabaôth, voire à Iahwéh lui-même, qui a ordonné aux hommes: Croissez et multipliez-vous. Il faut donc viser à refréner ses désirs, voire à les supprimer totalement.

Plusieurs méthodes seront préconisées dans ce dernier but. Les baignades froides répétées des esséniens et des elcésaites notamment. Mais, à l'inverse, certaines sectes gnostiques, comme les phibionites et les barbélognostiques (15), prôneront les rapports charnels répétés jusqu'à la satiété afin d'éteindre finalement tout désir. D'autres encore utiliseront certains stupéfiants qui diminuent la virilité: on a pu expliquer par cette pratique le caractère hallucinatoire, autre effet du haschisch notamment, des visions racontées dans leurs oeuvres par certains gnostiques (16).

C'est de ce courant d'idées que participe notamment l'enseignement de **SATORNIL**, encore appelé **SATURNIN**, qui était disciple de Ménandre et de Nicolas, mais qui se montra plus anti-juif encore, s'il est possible, que ce dernier et qui eut lui-même pour élèves à Antioche l'égyptien **Basilide** et le syrien **Cerdon**, lesquels étaient contemporains l'un de l'autre.

Satornil prêchait qu'un Dieu de bonté, inconnu jusqu'à Paul, a d'abord créé les anges. Sept de ces anges ont à leur tour créé l'univers et tout ce qu'il renferme, y compris l'homme.

Dieu est bon; la matière est mauvaise; les anges sont, les uns bons, les autres mauvais, et deux de ces anges mauvais, le lahwéh des juifs et Satan, son adversaire, sont en lutte perpétuelle.

Cette idée des sept anges ou "démons" dont chacun gouverne l'un des sept cieux, vient notamment, nous le savons déjà, de Platon et des simoniens. Elle était d'origine égyptiennes le Poimandrès, déjà cité plus haut, parle des sept "gouverneurs" ou "archontes" qui "enveloppent dans leurs cercles le monde sensible" et qui ne sont autres, nous le savons aussi, que les sept planètes des anciens. Mais elle avait pénétré aussi dans la mystique juive, où elle faisait partie de la gnose basée sur Ezéquier et la Mercaba, et elle sera reprise par le cabalisme (17).

D'après Satornil, le fils de Dieu, envoyé aux hommes par son Père, aurait traversé les sept cieux en se jouant de leurs gardiens; il serait alors apparu sur la Terre en vue de renverser le Dieu des juifs et de sauver ceux qui croiraient en le Père et en lui-même.

Nous ne savons pas, les auteurs qui citent Satornil sont muets à ce sujet et l'on ne connaît le texte original d'aucune de ses oeuvres, ce que fit le fils du Dieu Chrïstos, selon lui, pour combattre le dieu des juifs. Mais il est vraisemblable que son enseignement se rapprochait sur ce point de celui qui se dégage d'un ouvrage anonyme contemporain, "L'Ascension d'Isaïe", lequel attribue au grand prophète hébreu l'annonce de la venue sur terre du fils de Dieu, de sa passion, de sa remontée au Ciel et de son futur retour (18).

Ce poème apocalyptique, dont on connaît une version complète en éthiopien et des fragments en différentes autres langues, décrit le martyr d'Isaïe et sa montée au Ciel, où il retrouve d'autres prophètes auprès du Très-Haut, qui prescrit ensuite à son fils de descendre à travers les sept cieux jusqu'aux enfers. Le fils de Dieu, pour traverser les cieux, prend successivement la forme des habitants de chacun d'eux afin de ne pas être reconnu. Arrivé sur Terre, c'est d'un homme qu'il prend la forme, naissant miraculeusement à peu près de la même façon que cela est relaté dans l'actuel 1er Évangile (mais la grossesse de Marie ne dure que deux mois !) vivant son enfance caché en Galilée, puis accomplissant des prodiges au cours de sa vie publique. Alors, le Prince de ce monde, c'est à dire Jéhovah, le dieu des juifs, amène contre lui les enfants d'Israël, qui le font mettre à mort et suspendre au bois "sans savoir qui il est" (18 bis). Mais, ce faisant, le Prince de ce monde perd son pouvoir. Le fils de Dieu descend alors aux enfers, il y reste trois jours, puis remonte à travers les cieux, accompagné de beaucoup de justes et recevant, cette fois, l'adoration des anges. Arrivés au Ciel supérieur, ses compagnons et lui reçoivent leurs vêtements de gloire, et l'on prévoit enfin son retour "au jour de la consommation des mondes"...

C'est cet enseignement que devaient porter Basilide à Alexandrie et Cerdon à Rome. On reviendra sur le premier au chapitre IV. Mais, dès à présent, il faut dire que, tandis que Basilide n'abandonnait pas tout à fait l'Ancien Testament, l'Évangelion de Cerdon, inspiré de l'évangile écrit par Luc et de l'enseignement de Satornil (19), constitue l'aboutissement extrême de la tendance radicalement anti-juive déjà signalée.

Malheureusement, le texte original de cet Évangelion est complètement perdu. On ne le connaît que par des citations qu'en ont faites les adversaires de Cerdon et de **Marcion** son disciple. Encore les réfutateurs de ces derniers paraissent-ils bien n'avoir même pas eu sous les yeux le texte authentique de l'Évangelion, mais une version déjà remaniée, utilisée par des disciples de Marcion. C'est cette circonstance sans doute qui a fait dire à Boismard qu'il est fort difficile et hasardeux, voire pratiquement impossible, de reconstituer la teneur exacte du texte de Cerdon ou de Marcion au moyen des citations qu'en ont faites **Tertullien**, **Epiphane**, **Adamantios** et quelques autres (20), comme l'ont tenté pourtant Harnack (21), Couchoud et Ory (22). Ajoutons encore à cela que Tertullien, qui en fait les citations les plus nombreuses dans son Contre Marcion, écrivait en latin: ces citations sont donc des traductions, dont on ne peut évidemment savoir, pour la plupart, dans quelle mesure elles sont fidèles à l'original grec.

Grâce aux quelques éléments que l'on possède à ce sujet, il est toutefois possible d'en retracer comme suit le schéma.

Tout d'abord, on l'a déjà dit, Cerdon répudiait absolument tout ce qu'il pouvait y avoir de juif dans les origines du christianisme. Même Jean-Baptiste ne trouva pas grâce devant ses yeux. Il supprima donc complètement de l'évangile écrit par Luc les récits de la naissance, de la prédication et de la mort de celui qui avait pourtant annoncé la prochaine venue sur Terre du Paraclet. L'Évangélique commençait immédiatement par ces mots "L'an 15 du principat de Tibère, Christ apparut à Capharnaüm " Ce dernier nom désignait pour Luc, on l'a vu, les parties inférieures du monde Mais on en avait fait une localité de la Galilée, dont le nom s'apparente d'ailleurs aux mots hébreux *galil* et *galgal*, qui désignent respectivement le cercle et le zodiaque. Aussi, l'ordre des épisodes marquant le séjour du fils de Chrestos, que Cerdon semble avoir appelé plus simplement Christ, fut-il complètement bouleversé par lui pour les faire se succéder selon un cycle zodiacal ainsi décrit par Arthur Drews: "L'ordre de succession des récits évangéliques est copié sur la voûte étoilée, ou plutôt sur une sphère armillaire (.....) La marche du soleil autour du zodiaque (...) donne l'itinéraire des pérégrinations de Jésus à travers la Galilée avec son séjour à Jérusalem, et les actes et paroles de Jésus sont classés d'après les sujets fournis par les douze signes du zodiaque et par les constellations correspondantes au dessus et en dessous de l'écliptique (...) Finalement, le soleil meurt à la croix automnale (point d'intersection de l'écliptique avec l'équateur céleste) dans le signe de la Balance (le jugement) comme condamné à mort à l'équinoxe d'automne et ressuscité à l'équinoxe vernal (signe du Bélier ou de l'Agneau) élevé sur la croix vernale: c'est de la combinaison de ces deux événements annuels qu'est issue toute l'histoire de la crucifixion et de la résurrection du Sauveur chrétien. " (23)

Cette dernière considération est sans doute excessive, mais il est certain que, dans l'évangile qu'avait écrit Luc, la crucifixion du fils de Dieu n'était pas encore ce qu'elle deviendra lorsqu'on la confondra avec le supplice romain subi par Dosithée.

Dans l'Évangélique de Cerdon, Jean-Baptiste n'intervient donc plus guère. Déjà, pour Luc, on l'a vu, le plus petit des adeptes de la loi nouvelle instaurée par le fils de Christos était plus grand que Jean. Cerdon passera même complètement sous silence tout ce que ce dernier avait fait et dit avant l'arrivée sur Terre de Christ, et la première mention qu'il en fait le montre abasourdi d'entendre parler des miracles de ce dernier "comme s'ils étaient attribués à un autre dieu" (24).

Dans les Évangéliques synoptiques, cette attitude sera transposée sur Hérode (cf. Luc, IX, 7-9, où la phrase "Jean, je l'ai fait décapiter" est une interpolation destinée à accréditer la légende de la décollation du Baptiseur). C'est alors que, dans l'Évangélique, Jean fait poser au Christ la fameuse question, saugrenue dans le contexte des Évangéliques canoniques puisque Jean est censé avoir baptisé Jésus-Christ quelque temps auparavant en sachant très bien qui il était, mais très normale ici, alors que Jean n'a évidemment pas baptisé le fils de Dieu (pas plus qu'il ne le fera dans le IV^e Évangélique, où il n'est presque pas question, en réalité, du Nazaréen), que c'est la première fois qu'il en entend parler et que, ne l'oublions pas, pour Jean, le Paraclet dont il avait prédit la venue devait être, non le Christ de Cerdon, mais l'archange Michel (26). Christ rappelle d'ailleurs, à propos de cette question, ladite prédiction (27), citant un passage de *Malachie* que le rédacteur du II^e Évangélique placera, lui, tout au début de son récit (*Marc I, 2*). Puis il précise quelle est la place exacte de Jean: il est le plus grand, mais aussi le dernier des prophètes de l'ancienne Loi, laquelle doit désormais être remplacée par son enseignement à lui, Christ: le règne de Jéhovah, le demiurge juste et vengeur des Écritures hébraïques, est terminé; c'est l'avènement de Chrêstos, le Dieu bon, qui commence.

C'est pourquoi sans doute il prévoit que cela ne se fera pas sans conflits: "Croyez-vous que je sois venu apporter la paix sur la Terre ? Non, je vous le dis, mais la division ... Le père se séparera du fils et le fils du père; la mère de la fille et la fille de la mère; la bru de la belle-mère et la belle-mère de la bru", dit Christ, s'inspirant d'un passage du prophète *Michée* (VII 6) (28).

Il n'est d'ailleurs pas impossible que Cerdon ait même déjà attribué à son Christ certains faits

ou paroles de Jean, car le IIIe Évangile reprendra à l'Évangéliste certains passages qui supposent un militantisme actif assez peu compatible avec la doctrine plutôt contemplative qu'avait été celle de Paul, et donc de Luc, et qui cadrent mieux avec ce que nous savons de l'activité de Dosithée (29). Enfin, Cerdon accentuera encore le caractère gnostique de l'évangile écrit par Luc. A la parabole du pauvre Lazare notamment, il ajoutera l'idée que l'Empyrée et les enfers sont séparés par un abîme interdisant le passage de l'un à l'autre, ce qui est une conception zoroastrienne (30).

Finalement, Cerdon fait périr Christ sur une croix. Mais, comme ce dernier n'était pas, en réalité, un homme, qu'il n'en avait pris que l'apparence, il ne resta plus rien sur le bois de la croix matérielle, correspondant terrestre de la croix céleste, lorsque Christ, ayant appelé son Père, expira, si ce n'est, comme l'exprimera Tertullien (31), "un fantôme de fantôme"... Puis, après être réapparu à ses disciples, il les envoyait prêcher toutes les nations.

Mais Cerdon ne se contenta pas de récrire à sa manière l'évangile qu'avait prêché Paul et que Luc avait mis par écrit. Ce dernier avait aussi, on le sait, écrit un récit des voyages de Paul, en annexe duquel il avait reproduit quelques unes des épîtres de son maître. Cerdon remania aussi celles-ci et il en fit la matière d'un second volume, intitulé *Apostolikon*. Celui-ci comprenait dix épîtres: une aux Galates, deux aux Corinthiens, l'épître aux Romains, deux aux Thessaloniciens, une aux Laodicéens, une aux Colossiens, une aux Philippiens et une lettre à Philémon, un des disciples de Paul. Toutes ces épîtres paraissent effectivement provenir de textes réellement écrits par Paul (mais remaniées à son idée par Cerdon, qui en accentua le caractère gnostique)(32), à l'exception de la deuxième aux Thessaloniciens, dont Cerdon paraît avoir écrit entièrement le texte original, car elle répète en grande partie ce qui est dit dans la première et on ne voit pas pourquoi Paul aurait écrit deux fois à peu près la même chose aux mêmes destinataires ; en revanche, il y est fait allusion à des tribulations dues à un homme impie, qui pourrait bien être **Symeon bar Kochba**, ce dernier ayant persécuté des chrétiens à l'époque où vécut Cerdon (33), mais donc bien après l'apôtre Paul.

Plus tard, **Clément le Romain** récrivra à son tour tous ces textes et, comme ses prédécesseurs, en ajoutera encore quelques uns de son cru (34).

Après tous ces remaniements, on ne trouve plus non plus, dans les épîtres de Paul, aucune allusion à Jean-Dosithée, alors qu'il est peu vraisemblable, vu les origines de la doctrine paulinienne, que l'apôtre n'ait jamais parlé de lui à ses ouailles.

Mais la tendance gnostique y est perceptible, surtout dans l'épître aux Colossiens. Là où Paul recommandait notamment de remercier "le Père qui nous a mis en demeure de partager le sort des saints dans la Lumière", Cerdon ajouta : "Il nous a en effet arraché à l'empire des ténèbres et nous a transférés dans le royaume de son fils bien-aimé en qui nous avons la rédemption..." (Col. I, 13-14).

En même temps, Cerdon mettait en garde contre les zéloteurs d'un rapprochement avec ceux qui restaient, qu'ils se réclamassent de Paul ou de Pierre, fidèles à l'ancienne Loi juive: ébionites, Johannites, elcésaites (35)...

C'est cet enseignement qu'après l'échec de la révolte de Bar Kochba de 132-135 en Palestine, dont on parlera de même au chapitre XVI, Cerdon diffusera à Rome, où il trouvera un ardent propagateur en la personne du principal de ses disciples: Marcion (36).

Notes:

(1) V. plus haut, chapitre IX, p. 80.

(2) "Histoire de l'Église", III 28.

(3) Voy. Bruno de SOLAGES, "Critique des Évangiles et méthode historique" (Privat, Toulouse, 1972), pp. 43-45 et 209 & s.

(4) V. plus loin, chapitre XX. Cf. Robert JOLY, "Le dossier d'Ignace d'Antioche" (Ed. de l'Univ. de Bruxelles, 1979).

(5) V. not. Van den BERGH van EYSINGA, "La littérature chrétienne primitive" (Rieder, Paris, 1926), pp. 185 & s.; Jean-Kl. WATSON, "Le Christianisme avant Jésus-Christ" (Labbé, Périgueux, 1988), pp. 288-289.

- (6) N'oublions pas qu'en hébreu, rouach, qui veut dire à la fois, souffle, vent ou esprit, est du féminin.
- (7) Alain de BENOIST. "Comment peut-on être Païen ?" (Albin Michel, Paris, 1981). P. 90.
- (8) Honoré sous le nom d'un des fils de Ialdabaoth: Sabaôth ou Tzévaôth, qui est aussi le gardien de l'un des sept cieus des simoniens. Voy. Jean MAGNE, op. cit., pp. 25 & s.; et plus haut, chap. V, p. 50.
- (9) VOY. R.M. GRANT, "La Gnose et les origines chrétiennes" (Seuil, Paris, 1964), pp. 52 & s.; E.R. DODDS, "Païens et chrétiens dans un âge d'angoisse" (Pensée sauvage, Claix, 1979), p. 30; I.P. COULIANO, "Les Gnosés dualistes d'Occident" (Plon, Paris, 1990), pp. 148 & s.
- (10) VOY. Prosper ALFARIC, "Origines soc. du Christianisme" (Ed. rat., Paris, 1959), p. 370; "Les épîtres de Paul" (Cahiers du Cercle E.Renan n° 31, 1961), p. 11.
- (11) Le Monde, Paris, 27 mars 1975. Cette conception paraît avoir été aussi celle de Hitler et l'avoir déterminé à appliquer au "problème juif" la "solution finale" du génocide physique. (V. Philippe AZIZ, "Histoire secrète du nazisme", Famot, Genève, tome IV, 1^e partie).
- (12) Voy. E.R. DODDS, op. cit., pp. 53-54.
- (13) V. plus haut, chapitre V, p. 50.
- (14) V. not. I Thess. IV, 17.
- (15) Voy. mon "Abrégé des Doctrines gnostiques" (Brux. 1979), pp. 9 et 16.
- (16) V. not. André RAGOT, "Les Paradis artificiels" (Bull. du Cercle E.Renan n° 157 & 158, et La Pensée et les Hommes, février 1970, p. 267). Cf. Robert CHARROUX "Le Livre des mondes oubliés", J'ai lu, Paris, 1981), chap. 20, pp. 316-318.
- (17) Il est question de sept anges dans les livres de Tobie (XII, 15) et d'Hénoch (le partie, chap. XX), que ne reconnaît pas l'orthodoxie juive, ainsi que, comme on vient de le voir plus haut, chez les elcésaites. V. aussi Gershom G. SCHOLEM, "Les grands courants de la mystique juive" (Payot, Paris, 1950), chapitre II, et "les Origines de la Kabbale" (Aubier-Montaigne, Paris, 1966), pp. 29 et suiv.
- (18) V. à son sujet Alfred LOISY: "La naissance du Christianisme", Nourry, Paris, 1933), pp. 38-39.
- (18 bis) A rapprocher de Paul, I Cor. II, 7-8: " S' ils avaient connu la sagesse de Dieu, les princes de ce monde n'auraient pas crucifié le Seigneur de gloire" ; de Luc XXIII, 34: "Père, pardonne leur, ils ne savent ce qu'ils font"; d'Actes, III, 17, où Pierre dit aux juifs: "Je sais bien que vous avez agi sans savoir ce que vous faisiez".
- (19) Cf. Etienne WEILL-RAYNAL, "Chronologie des Évangiles" (Ed. rationalistes, Paris, 1968), pp. 53-57.
- (20) "Synopse des quatre Évangiles" (Cerf, Paris, 1972), p. 59.
- (21) Marcion das Evangelium dem fremdes Gott (Leipsick, 1920).
- (22) cf; mon édition de l'Évangélion Marcionite (Bruxelles, 2^{ème} éd., 1982), p. 10.
- (23) Le mythe de Jésus, cité par Georges ORY dans "Le Christ et Jésus" (Pavillon, Paris, 1968), p. 157, en note. Bien que dans une perspective historiciste Daniel Massé, dans son "Apocalypse" (Sphinx, Paris, 1934), expose en fait une thèse analogue, puisqu'il fournit une explication zodiacale, d'ailleurs contestable, de l'Apocalypse chrétienne et soutient que celle-ci fut longtemps le seul "évangile", dont dériveraient les actuels canoniques. Cette conception a également été développée par Henri Blanquart dans "Le Mystère de la Nativité christique" (Laffont, Paris, 1973) Le même avatar était arrivé à Josué, que l'épître de Barnabé considère comme la préfiguration de Jésus (v. à ce sujet G. Ory, "Analyse des Origines chrétiennes", Cah. rationalistes, Paris, n° 193, janvier 1961, p. 55).
- (24) Tertullien, Adv. Marcionem IV, XVIII, 4.
- (25) Tertullien, eod. op. IV, XVIII, 5. V. aussi plus haut, p. 140.
- (26) V. plus haut, p. 137.
- (27) Tertullien, op. cit. IV, XVIII, 7; cf. Luc VII 27.
- (28) Tertullien, op. cit. IV, XXIX, 14. V. aussi Thomas n° 16 et Marc XIII 12 ce dernier d'ailleurs plutôt inspiré d'Isaïe XIX 2).
- (29) Voy. Giorgio GIRARDET, "Lecture politique de l'Évangile de Luc" (Vie Ouvrière.

Bruxelles, 1978), Chap. 9 & 13.

(30) V. Tertullien, op. cit., IV, XXXIV, 11. Cf. Luc XVI 26.

(31) OP. cit. IV, XLII, 6 à 8.

(32) Sur les Epîtres de Paul voy./Charles GUIGNEBERT, "Le Christ", pp. 131 & s; Prosper ALFARIC, "Aux origines du christianisme" Cahiers du Cercle E.Renan, Paris, n° 31. 1961), PP. 7 & suiv.

(33) V. plus loin, chapitre XVI, et Joseph TURMEL (Henri Delarosse), "Les Ecrits de saint Paul", IV (Rieder, Paris, 1928), pp. 55 & s.

(34) V plus loin, chapitre XXI. V. aussi Prosper ALFARIC: Le Problème de Jésus, dans: " A l'Ecole de la Raison" (Ed. rationalistes, Paris, 1957), pp.

112-115; "Aux Origines du Christianisme" (Cahiers du Cercle E.Renan, Paris, n° 31, 1961), pp. 12-13.

(35) Voy. Prosper ALFARIC: "Origines sociales du Christianisme", pp. 268-269.

(36) V. plus loin, chapitres XVIII, XXI et XXII.

Fin du Chapitre XIII